

Un mélancolique pas de deux *Circus minimus*

Patricia Belzil

Numéro 114 (1), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2005). Compte rendu de [Un mélancolique pas de deux : *Circus minimus*]. *Jeu*, (114), 21–22.

Circus minimus de Christian Bégin, mis en scène par Dominic Champagne (Théâtre Il va sans dire/Théâtre d'Aujourd'hui, 2004). Sur la photo: Martin Drainville (l'Homme-canon) et Christian Bégin (le Clown). Photo: Yves Renaud.



PATRICIA BELZIL

Un mélancolique pas de deux

L'intérieur d'une roulotte de forains. On entend un orgue de Barbarie. Le Clown, son nez rouge encore autour du cou, cuve son vin, puis traîne son désœuvrement du lit à la fenêtre, pour chercher dehors de quoi alimenter son mécontentement quotidien, tandis que l'Homme-canon s'active déjà, se livrant à des exercices avec un extenseur et retouchant avec un soin méticuleux la peinture de son casque de travail. Demain, le cirque auquel ils ont donné treize ans de leur vie fermera ses portes.

Circus minimus

TEXTE DE CHRISTIAN BÉGIN. MISE EN SCÈNE: DOMINIC CHAMPAGNE, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT. SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES, ACCESSOIRES ET MAQUILLAGES: STÉBAN SANFAÇON ET JULIE CASTONGUAY; ÉCLAIRAGES: ALAIN LORTIE, ASSISTÉ DE SÉBASTIEN PEDNEAULT; MUSIQUE ORIGINALE: ANDRÉ BARNARD ET LUDOVIC BONNIER; RÉGIE: JULIE BEAUSÉJOUR; PERRUQUES: RACHEL TREMBLAY; JEU CLOWNESQUE: RENÉ BAZINET; MOUVEMENT: DULCINÉE LANGFELDER. AVEC CHRISTIAN BÉGIN (LE CLOWN) ET MARTIN DRAINVILLE (L'HOMME-CANON). COPRODUCTION DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE ET DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 19 OCTOBRE AU 13 NOVEMBRE 2004.

Égocentrique, bavard, médisant, foncièrement négatif, le personnage campé par Christian Bégin est antipathique à souhait. C'est l'auguste prosaïque, rongé par l'amertume. À ses côtés, l'Homme-canon suave de Martin Drainville fait figure de clown blanc, pierrot tout de douceur et de délicatesse; à moitié sourd et le dos brisé à cause de son métier, il laisse planer ses silences éloquents ou ses brèves remarques, déstabilisantes pour son vis-à-vis qui est incapable d'intériorité. «T'as de la peine?» réplique-t-il simplement à la logorrhée acerbe de son compère. À ses timides tentatives d'amitié, l'autre oppose une méchanceté bien acérée, dissimulant ses émotions sous une brutalité verbale, dont on devine que son compagnon la subit depuis toujours. Pourtant, de petits gestes, ici et là, nous révèlent que l'intimité et – oui – l'affection se sont installées entre eux «mine de rien» (formule qu'affectionne l'Homme-canon), au fil de ces treize années de cohabitation. À cet égard, la scène du pansement est significative: sans un mot, comme des gens qui accomplissent une sorte de rituel, l'Homme-canon montre désinfectant et onguent au Clown, qui s'installe pour

recevoir ses soins, culotte baissée, lui qui chaque soir doit remplir son caleçon de jambon pour garantir le succès du numéro où un caniche lui mord le derrière. Comme un vieux couple, ils ont pris de petites habitudes, et ils ne pourront pas facilement vivre l'un sans l'autre. Le dénouement poignant nous le confirme. Ce soir-là, le dernier soir, l'Homme-canon a bourré d'explosifs son engin et... a donné son ultime numéro, des feux d'artifice plein le ciel. Et le monologue de son « coloc », abattu, nous révèle que toute la pièce est rétrospective, que le drame a déjà eu lieu au tout début, quand le Clown se lève le matin. Sa « brosse » mémorable, il l'a prise par désespoir, pour oublier. Le dialogue auquel on assiste est donc peut-être à la fois celui de la veille et un autre, imaginaire, comme on peut en avoir avec un disparu, pour régler des comptes.

À la mise en scène, Dominic Champagne a trouvé là un terrain particulièrement propice à l'esthétique foraine qu'il imprime souvent à ses propres créations; il a bien rendu la couleur défraîchie de cet univers de cirque *cheap* et moribond, qui s'installe dans les stationnements des centres commerciaux. Par ailleurs, l'auteur de *la Répétition* n'a pas manqué de souligner la parenté entre les personnages de *Circus minimus* et ceux d'*En attendant Godot*. En effet, un bref dialogue digne de Vladimir et d'Estragon ponctue la pièce, tel un leitmotiv; l'éclairage change alors, et les personnages, comme activés mécaniquement, mus par quelque conditionnement, répètent les mêmes gestes et les mêmes paroles: « Il faut que ça finisse en beauté. – Quoi « ça » ? – Ça... » Une angoisse toute beckettienne perce alors. Car le « ça » évasif de l'Homme-canon sous-entend, on le comprend, davantage que la carrière au cirque...

La première pièce de Christian Bégin est imprégnée d'une atmosphère de dérive et de perte de repères; elle témoigne aussi de la tragique solitude de l'homme. En soi, c'est une réussite. Malheureusement, la situation dramatique piétine, et la banalité des échanges – ou plutôt du soliloque – finit par susciter un certain ennui. L'auteur a voulu, on dirait, illustrer une espèce de stagnation, de vide de l'existence. Cependant, on a plutôt l'impression qu'il manque de la chair autour de l'os, c'est-à-dire un véritable nœud dramatique entre une exposition et un dénouement pourtant très forts. En ce sens, un travail dramaturgique était encore à faire. Et ces personnages l'auraient mérité, car ils s'imposent dès les premières minutes du spectacle. On a appris dans le programme et dans les entrevues accordées par l'auteur et le metteur en scène que *Circus minimus* était à l'origine un sketch proposé par Bégin à Champagne au moment de la création de *Vacarmes*, mais qu'il n'avait pas été retenu pour des raisons d'unité. On comprend que l'un et l'autre aient tenu à ce que ce duo connaisse une vie scénique, car ce sont de riches personnages. Il faut dire qu'ils ont trouvé pour leur création de bons défenseurs: l'auteur lui-même, interprétant sans complaisance son Clown détestable, et Martin Drainville, dont le touchant Homme-canon semblait entouré d'une aura de mystère, encaissant stoïquement les railleries de l'autre; lui, il a choisi depuis longtemps, semble-t-il, une manière de résignation sereine... et triste, aussi. D'ailleurs, au-delà des faux pets, de l'humour tantôt grinçant, tantôt bête (donc, jamais vraiment drôle), c'est la mélancolie qui domine dans ce petit cirque, qui parle de ce qui se termine – une époque ou une vie –, des sentiments bâillonnés, de la lâcheté qui sous-tend trop souvent nos rapports avec autrui, de la faiblesse de l'être humain, capable pourtant de générosité silencieuse, d'abnégation. ¶

[...] c'est la mélancolie qui domine dans ce petit cirque, qui parle de ce qui se termine – une époque ou une vie –, des sentiments bâillonnés, de la lâcheté qui sous-tend trop souvent nos rapports avec autrui [...]